



**COLLOQUE
INTERNATIONAL
BISANNUEL DE
L'ASL 2017**

**Samedi 2 décembre
2017**
Université Sorbonne
Nouvelle-Paris 3,
amphithéâtre B.
Site Censier, 13 rue de
Santeuil, 75005 Paris.
Métro ligne 7 ou bus 47,
station Censier-Daubenton.

Siège social : Université Paris-
Diderot Paris 7 - UFR EILA,
bâtiment Olympe de Gouges,
case n°7002 - 75205 Paris
Cedex 13

assoc.asl@gmail.com

<http://www.assoc-asl.net/>

***Les sciences du langage et la question de l'interprétation
(aujourd'hui)***

- 09h30** **Ouverture (Alain RABATEL & Guy ACHARD-BAYLE, ASL)**
- 9h45-10h10** **Patrick CHARAUDEAU (CNRS, Laboratoire de Communication Politique)**
*Explication, compréhension, interprétation : interrogations autour de trois modes
d'appréhension du sens dans les sciences du langage*
- 10h10-10h35** **Catherine KERBRAT-ORECCHIONI (Université Lyon 2, ICAR)**
La Méduse apprivoisée : l'analyse du discours comme activité interprétative
- 10h35-11h** **Jacques FONTANILLE (Université de Limoges, CeReS, & IUF)**
De la construction du sens à la pratique interprétative
- 11h-11h15** **Discussion**
11h15-11h30 **Pause café**
- 11h30-11h55** **Marianne DOURY (CNRS, Laboratoire de Communication Politique, &
MODYCO)**
Les écueils de l'interprétation de l'argumentation
- 11h55-12h20** **Anne SALAZAR ORVIG (Université Sorbonne Nouvelle, CLESTHIA)**
Les facettes de l'interprétation en acquisition du langage
- 12h20-12h30** **Discussion**
12h30-14h30 **Repas**
- 14h30-14h55** **Michèle MONTE (Université de Toulon, BABEL)**
*Régimes de poéticité et dispositifs énonciatifs : des outils pour une interprétation
linguistique des textes poétiques*
- 14h55-15h20** **Richard TRIM (Université de Toulon, BABEL)**
*L'influence de la morphologie sur l'interprétation et la création des images doubles
au sein des métaphores littéraires. Une approche contrastive*
- 15h20-15h45** **Philippe MONNERET (Université Paris-Sorbonne, STIH)**
Le programme d'une linguistique analogique
- 15h45-16h** **Discussion**
16h-16h15 **Pause café**
- 16h15-16h40** **Esme WINTER-FROEMEL (Universität Trier – Université de Trèves)**
*Ambiguïté et marges de l'interprétation en diachronie lexicale : entre innovation et
mésinterprétation*
- 16h40-17h05** **Georges KLEIBER (Université de Strasbourg, LILPA/Scolia, & Institut d'Études
Avancées)**
Stabilité sémantique et variation interprétative
- 17h05-17h15** **Discussion**
- 17h15-17h30** **Clôture (Maximilien GUÉRIN & Marina KRYLYSCHIN, ASL)**

Comité d'organisation

Guy ACHARD-BAYLE, Charlotte DANINO, Aude GREZKA, Maximilien GUERIN, Christine JACQUET-PFAU,
Malgorzata JAKULA, Marina KRYLYSCHIN, Isabelle LABORDE-MILAA, Malory LECLERE, Alise LEEMAN,
Alain RABATEL, Fadila TALEB, Malika TEMMAR

Résumés des communications

Patrick CHARAUDEAU (CNRS, Laboratoire de Communication Politique)

Explication, compréhension, interprétation : interrogations autour de trois modes d'appréhension du sens dans les sciences du langage

Traiter de la question de l'interprétation revient à passer en revue les différentes conceptions qui en ont été données en philosophie, particulièrement dans le cadre de pensée herméneutique. Parallèlement, se pose la question de savoir si, d'une façon générale, la science rend compte directement de l'empirie du monde ou de notre rapport au monde, autrement dit, si, comme le dit Nietzsche, il n'y a pas de faits, seulement des interprétations. Il ne peut être question dans ce bref exposé de faire une telle revue de la question. Simplement, il en sera rappelée la problématique. S'agissant des sciences du langage, la question de l'interprétation est liée à la façon dont on conçoit et analyse le sens. Le comité organisateur du colloque, dans son appel à communication, rappelle les distinctions que proposa, en son temps, Strawson dans le numéro 17 de la revue *Langages*. C'est en effet un bon point de départ pour la discussion, à quoi j'ajouterai une dimension socio-communicationnelle et interdisciplinaire qui ne se trouve pas dans la pragmatique. Cette dimension permettra d'interroger les notions d'*explication* et *compréhension* qui sont connexes à celle d'*interprétation*. Aussi cette intervention consistera-t-elle en un ensemble d'interrogations et de réflexions pour ouvrir sur une discussion qui, je pense, sera elle-même ouverte.

Bibliographie exploratoire

- ABLALI, Driss et DUCARD, Dominique, 2009, *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris, Honoré Champion et Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.
- BARBELLAY, Frédéric, 2005, *Interdisciplinarité et transdisciplinarité en analyse des discours*, Genève, Slatkine.
- BARTHES, Roland, 1985, *L'aventure sémiologique*, Paris, Éditions du Seuil.
- BARTHES, Roland, 1978, *Leçon*, Paris, Éditions du Seuil.
- BARTHES, Roland, 1975, *Roland Barthes par roland barthes*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Écrivains de toujours.
- BOURE, Robert, 2007, *Les sciences humaines et sociales en France*, Fernelmont (Be.), E.M.E & Intercommunications.
- CONEIN, Bernard, 1986, « Quelques formes de l'interprétation de la conversation dans la conversation », *Lexique*, n°5 (Lexique et faits sociaux), Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion [ex-Presses Universitaires de Lille], p. 37-64.
- FOUCAULT, Michel, 2001, *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, coll. Quarto.
- FOUCAULT, Michel, 1989, *Résumé des cours, 1970-1982*, (Conférences, essais et leçons du Collège de France), Paris, Julliard.
- GARDINER, Alan Henderson, 1989 [trad. fr.], *Langage et Acte de langage*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion [ex-Presses Universitaires de Lille].
- GUMPERZ, John Joseph, 1989 [trad. fr.], *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1989.
- HAMEL, Jacques (dir.), 2010, *L'analyse qualitative interdisciplinaire. Définition et réflexions*, Paris, L'Harmattan.
- LADMIRAL, Jean-René, 2006, « Les sciences humaines sont-elles des sciences ? », *Cahiers de l'École*, n°6, [Publication de l'École doctorale Connaissance, Langage, Modélisation, Université Paris Ouest Nanterre La Défense], article accessible en ligne : http://www.jacques-pain.fr/ftp/cahiers6/C6_ladmiral.pdf
- LALANDE, André, 1997, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige.

- LAPLANCHE, Jean et PONTALIS, Jean-Bernard, 1997, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige.
- LIVET, Pierre, 2007, « La compréhension comme saisie des différents types de révision », *Langage & Société*, n°119, p. 43-62.
- RASTIER François et BOUQUET, Simon, 2002, *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RICŒUR, Paul, 1990, « Entre herméneutique et sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n°7, p. 3-19.
- RICŒUR, Paul, 1986, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Éditions du Seuil.
- SPERBER, Dan, 1996, *La contagion des idées*, Paris, Odile Jacob.
- STRAWSON, Peter Frederick, « Phrase et acte de parole », *Langages*, n°17, p. 19-33.
- THOM, René et NOËL, Émile, 1993, *Prédire n'est pas expliquer*, Paris, Flammarion.

Catherine KERBRAT-ORECCHIONI (Université Lumière Lyon 2, ICAR, & IUF)
La Méduse apprivoisée : l'analyse du discours comme activité interprétative

Voici que surgit le problème qui hante toute la linguistique moderne, le rapport forme : sens que maints linguistes voudraient réduire à la seule notion de la forme, mais sans parvenir à se délivrer de son corrélat, le sens. Que n'a-t-on tenté pour éviter, ignorer, ou expulser le sens ? On aura beau faire : cette tête de Méduse est toujours là, au centre de la langue, fascinant ceux qui la contemplant. (É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 1966 : 126).

L'histoire de la linguistique est marquée par diverses tentatives pour reléguer en coulisse la question du sens, plutôt que d'oser aborder de front cette « tête de Méduse » — tentatives vouées à l'échec puisque l'objet de notre discipline, qu'il s'agisse du système linguistique ou de ses réalisations discursives, est d'essence *sémiotique*, c'est-à-dire que sa finalité est de permettre, *via* la production de signifiants, la circulation de signifiés. Dans la perspective de la langue, le sens est conçu comme un objet virtuel, encapsulé dans son enveloppe signifiante, jusqu'à ce qu'il s'actualise lors d'un acte de parole individuel et situé. Dans la perspective du discours, le sens émerge à la faveur de cet événement, et il résulte du travail (dit d'*interprétation*) que mènent conjointement, sur le signifiant mis en commun, les différents participants à cet acte de parole. C'est de cette deuxième perspective que relèvera cette contribution, laquelle consistera à rappeler, commenter et illustrer un certain nombre de principes que l'on peut considérer comme fondamentaux en analyse du discours — à savoir :

- 1- Décrire un échantillon de discours, c'est toujours l'interpréter ;
- 2- Cette interprétation est effectuée par l'analyste, mais qui doit se situer « du point de vue des membres », c'est-à-dire s'efforcer de reconstituer les interprétations effectuées par les différents participants à l'échange, en prenant en compte pour ce faire l'ensemble des ressources et compétences dont ils disposent pour effectuer ce travail. Ces compétences et ressources sont de nature extrêmement diverse, et elles peuvent aussi dans une certaine mesure varier d'un sujet à l'autre, entraînant la variation corrélatrice des interprétations effectuées par les membres. La tâche de l'analyste (comprendre comment les énoncés sont compris) est donc d'autant plus complexe que l'est le format participatif.
- 3- Si le point de vue adopté est celui du décodage, l'émetteur n'est pas pour autant absent de cette description, non seulement parce qu'il est son propre récepteur mais aussi dans la mesure où interpréter un énoncé, c'est pour le destinataire tenter de reconstituer ce que l'émetteur « veut dire » dans et par cet énoncé. Ce travail de reconstitution peut évidemment échouer (c'est le problème des divers types de *malentendus*) et donner lieu à *négociation* entre les différents partenaires en présence.

La tâche cet *archi-interprétant* qu'est l'analyste consiste donc à reconstituer ce que les récepteurs reconstituent de l'intention signifiante de l'émetteur. Toutes les étapes de cette activité comportent une certaine marge d'incertitude, mais d'étendue variable selon les cas, certaines interprétations étant difficilement contestables quand d'autres sont nettement plus hasardeuses (sans parler des interprétions « parasites »).

En tout état de cause, le travail de l'analyste n'est possible que dans la mesure où il a accès aux ressources dont disposent les participants eux-mêmes, c'est-à-dire non seulement aux « observables » mais aussi aux divers types de savoirs qui permettent de leur assigner un sens. Plus la distance est grande entre l'analyste et les participants dont il scrute les échanges, et plus la tâche s'avère malaisée. On conclura en évoquant un cas particulièrement problématique et instructif à cet égard (et qui pose sous une forme exacerbée certains des problèmes que rencontrent déjà les spécialistes de l'approche interculturelle), à savoir celui de l'interprétation des comportements des animaux — ou comment éviter l'anthropomorphisme sans tomber dans le piège inverse de l'« anthropodéni » (selon Frans de Waal).

Références

ECO, Umberto, 1992, *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset.

HERITAGE, John, 1984, *Garfinkel and Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1986, *L'implicite*, Paris, Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2017, *Les débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Constantes et évolutions d'un genre*, Paris, L'Harmattan.

Jacques FONTANILLE (Université de Limoges, CeReS, et IUF)
De la construction du sens à la pratique interprétative

La question de l'interprétation est au cœur de la réflexion sémiotique, et même au principe même de la constitution des différents paradigmes théoriques de la sémiotique. Rappelons quelques-unes des positions les plus connues à cet égard.

La sémiotique peircienne prévoit, dans la constitution dynamique du signe, un *interprétant* qui porte la règle selon laquelle le *représentamen* pourra « tenir lieu » d'un *objet* ; mais l'interprétant ne peut opérer ainsi que si l'on peut distinguer dans l'objet en tant que tel (*l'objet dynamique*) un principe de pertinence (*l'objet immédiat*) : c'est le rôle du *fondement*, le point de vue sous lequel l'objet peut être mis en relation avec le représentamen (Fontanille 2003). Autrement dit, l'interprétation ne se limite pas au rôle de l'interprétant, le fondement y participe également, et c'est tout le processus de la sémiose qui est alors de nature interprétative.

De son côté, Eco revisite la tradition philosophique pour en conclure que dans le signe, la relation entre expression et contenu ne peut pas être une *équivalence*, et qu'il faut la traiter comme une *inférence* (Eco 1975). En élargissant au texte, ce principe le conduit à définir la place et le rôle d'un *lecteur modèle* (Eco 1979) qui opère les inférences. Mais après plusieurs recherches sur l'interprétation, il mettra lui aussi en évidence la résistance du texte et même de l'Être : dans *Kant et l'ornithorynque* (Eco 1997), l'Être sémiotique oppose ses lignes de résistances à la liberté de l'interprète, et c'est alors le retour du *fondement* (le « ground ») qui détermine le point de vue pertinent sous lequel l'interprétation pourra se déployer.

Sur cette question précisément, on repère le point de clivage avec la sémiotique d'inspiration saussurienne et hjemslevienne, pour laquelle le rapport entre signifiant et signifié, ou entre plan de l'expression et plan du contenu n'est pas une « équivalence », mais une *isomorphie* construite, obtenue

de haute lutte, instable et déformable. C'est Saussure précisément, dans les *Ecrits* (Saussure 2002), qui insiste sur le caractère praxéologique de cette relation, et qui la décrit comme une activité incessante à la fois des locuteurs et de la masse parlante. Sous ce point de vue praxéologique, la pratique interprétative ne se distingue pas de celle, plus générale, d'une construction du sens. Cette option sera plus particulièrement développée par Greimas, sous la forme du *parcours génératif de la signification*, qui repousse la réunion des expressions et des contenus à la dernière étape du parcours, celle de la *textualisation*.

Enfin, François Rastier (Rastier 2017) justifie le choix d'une sémiotique interprétative, plutôt que générative, par le fait que celle-ci repose sur les « profondeurs spéculatives de l'énonciation », et fait de l'expression « une variable de surface ». Et il précise fort justement que la sémiotique de Greimas est de ce fait même une théorie du sens, et non de la sémiose. La sémiotique interprétative qu'il défend substitue alors à la hiérarchisation des structures de la signification, un « modèle plat » : « ...en bref, énoncer, c'est passer non pas d'une obscure structure profonde à des formes linguistiques, mais d'un mot à un autre : les parcours énonciatifs et interprétatifs sont descriptibles dans les mêmes formats et relèvent d'une praxéologie sans adhérences ontologiques. » Cette dernière remarque annule au passage la spécificité des parcours interprétatifs au bénéfice d'une pratique plus générale de construction du sens, dans le droit fil de l'enseignement de Saussure, et en écho aux positions exprimées plus récemment par Hjelmslev et Greimas.

Pour ce dernier en effet, dès *Sémantique structurale* (Greimas 1966), la question du sens ne se pose d'abord ni en termes d'énonciation, ni en termes d'interprétation. Le monde du sens n'est pas à interpréter, il est ce dans quoi nous baignons en permanence, il est notre milieu de vie, mais sa signification, en revanche, est toujours à construire, et il revient à la sémiotique de rendre compte de cette construction, et d'y participer. Et la question est alors de savoir comment nous pouvons en saisir et construire les différences et en extraire des significations. Plus tard, dans le *Dictionnaire* (Greimas et Courtés 1979), il évoquera, mais sans la développer, une possible définition de l'énonciation comme production de la sémiose, comme point final du parcours génératif de la signification. En somme, pour Greimas, l'expression, la sémiose et l'interprétation ne sont pas le point de départ de la construction du sens, mais son point d'arrivée, et par conséquent la construction du sens doit reposer sur d'autres instances, comme par exemple, dans *Sémantique structurale*, les structures prédicatives et actantielles des micro-univers sémantiques, ou, dans *Du sens* (Greimas 1970), les structures élémentaires de la signification, notamment le fameux « carré sémiotique ».

La question de l'interprétation est donc difficile à situer dans un tel panorama sémiotique. Ou bien elle se confond avec la totalité d'une théorie, ou bien elle se confond avec les opérations de la construction du sens, ou bien enfin elle est repoussée au-delà du parcours génératif de la signification. C'est pourquoi, dans cette dernière perspective, si on veut rendre compte spécifiquement de la pratique interprétative, il faut la distinguer de la construction du sens en général et la situer parmi les différents types de sémioses et par rapport à elles.

Pour commencer, on proposera d'examiner plus précisément, dans les limites de la sémiotique greimassienne, les concepts et opérations de « manifestation », « énonciation », « interruption du parcours génératif », « convocation », « sémiose », pour mieux identifier ce qui constitue la praxis associée à la fois à la sémiose et à l'énonciation, telle que Greimas les concevait. A partir de ces premiers éléments, on peut alors considérer que la pratique interprétative participe de la praxis énonciative au sens large, comme l'une de ses composantes (un de ses « micro-univers de sens », aurait dit Greimas), et qu'elle peut donc elle-même faire l'objet d'une approche sémiotique, c'est-à-dire être elle-même soumise à la « construction de la signification ».

Ensuite, on posera les constituants de la scène prédicative propre à la pratique interprétative, pour examiner plus précisément les possibles déformations, tensions et reconfigurations qui affectent les « liens » entre opérateur, acte, objectif et horizon stratégique de cette pratique. Ces variations de la force respective des différents liens au sein de la scène prédicative donnent lieu à une dynamique rhétorique de l'interprétation.

Enfin, on ébauchera une analyse anthroposémiotique de la pratique interprétative, en la confrontant avec les quelques grands schèmes pratiques d'identification et de relation dont l'anthropologie

contemporaine a établi une première typologie. En effet, d'un point de vue anthropologique, la nature des ressemblances, différences et relations possibles entre interprétants et interprétés permet d'envisager la diversité des stratégies interprétatives, à la mesure de la diversité des mondes qu'elles contribuent à instaurer.

Références

- ECO, Umberto, 1975, *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.
- ECO, Umberto, 1975, *La production des signes*, Paris, Livre de Poche.
- ECO, Umberto, 1979, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset.
- ECO, Umberto, 1999, *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset.
- FONTANILLE, Jacques, 2003, *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim.
- GREIMAS, Algirdas Julien, 1966 (rééd. PUF, 1986), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien, 1970, *Du sens*, Paris, Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien, et Joseph Courtés, 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- RASTIER, François, 2017, « De la sémantique structurale à la sémiotique des cultures », *Actes Sémiotiques*, n° 120, [en ligne] <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5734>.
- SAUSSURE, Ferdinand de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

Marianne DOURY (CNRS, Laboratoire de Communication Politique, & Modyco)
Les écueils de l'interprétation de l'argumentation

Il suffit d'avoir enseigné l'argumentation (et, plus spécifiquement, l'analyse de textes et discours argumentatifs) pour en être venu au constat suivant : on peut comprendre tous les mots d'un discours, et même toutes les phrases résultant de la combinaison syntagmatique de ces mots, sans pour autant comprendre ces textes ou discours au sens plein, c'est-à-dire les identifier comme argumentatifs (comme orientés vers une conclusion qu'ils visent à renforcer), être capable d'explicitier cette conclusion, et de reconnaître la logique qui sous-tend l'argumentation (en quoi les énoncés-arguments soutiennent l'énoncé-conclusion) (Brassart 1996).

On travaillera à partir de copies d'étudiants (24 étudiants, niveau M1, cursus de FLE), à qui il était demandé de produire une analyse argumentative d'un discours de Robespierre contre la peine de mort. On identifiera les différents points d'achoppement de l'analyse produite par les étudiants, en particulier :

- au niveau lexical, les étudiants peuvent ne pas identifier l'orientation argumentative attachée à certains termes – qu'il s'agisse de la dimension axiologique qui les caractérise, ou des « programmes argumentatifs » qu'ils encapsulent parfois (e.g., « enfant à naître » *versus* « fœtus » pour désigner l'objet d'un avortement) ;
- au niveau énonciatif, ils peuvent peiner à distinguer, identifier et distribuer les points de vue mis en voix dans l'argumentation, et à repérer qui prend en charge le discours et le contre-discours ;
- au niveau fonctionnel et structurel, ils identifient mal les composantes fonctionnelles de l'argumentation (qu'est-ce qui est argument ? qu'est-ce qui est conclusion ? comment s'articulent les différents « modules » argumentatifs présents dans un même texte ?) ;
- enfin, l'identification de la nature du lien entre la prémisse et la conclusion (autrement dit, le type d'argument) peut également poser problème.

Cela nous amènera à nous interroger sur notre propre pratique d'analyste de l'argumentation, et à expliciter la façon dont s'effectue le basculement, de la description des données, à leur interprétation, par une lecture qui vise à restituer pleinement la cohérence du projet argumentatif du locuteur/scripteur ; la nécessité d'une interprétation suppose que ce projet n'est pas immédiatement accessible au lecteur (Plantin 2016, article « interprétation, exégèse, herméneutique »).

On reprendra ici la définition de l'argumentation comme mode de construction du discours visant à le rendre plus résistant à la contestation (Doury 2003). Elle invite à considérer que le discours argumentatif est caractérisable par une double visée (Jacquin & Micheli 2012, Micheli 2012) de positionnement (il s'agit d'affirmer une thèse, ou conclusion) et de justification (le locuteur adosse cette thèse à des « raisons », dans le cadre d'une séquence argumentative). Les justifications, raisons ou arguments constituent autant d'états qui assurent la capacité de la conclusion à « tenir » face à un contre-discours.

Références

- BRASSART, Dominique Guy, 1996, « Didactique de l'argumentation écrite: approches psychocognitives », *Argumentation*, n° 10, p. 69-87.
- DOURY, Marianne, 2003, « L'évaluation des arguments dans les discours ordinaires : le cas de l'accusation d'amalgame », *Langage et société*, n° 105, p. 9-37.
- JACQUIN, Jérôme, MICHELI, Raphaël, 2012, « Entre texte et interaction : propositions méthodologiques pour une approche discursive de l'argumentation en sciences du langage », *SHS Web of Conferences (Volume 1) pour le 3^e Congrès Mondial de Linguistique Française*, p. 599-611, [en ligne] https://www.shs-conferences.org/articles/shsconf/pdf/2012/01/shsconf_cmlf12_000128.pdf
- LUMER, Christoph, 2004, "Interpreting Arguments", in Frans H. van Eemeren, J. Anthony Blair, Charles A. Willard, A. Francisca Snoeck Henkemans (eds.), *Proceedings of the Fifth International Conference of the International Society for the Study of Argumentation*, Amsterdam, SIC SAT 2003, p. 715-719, [en ligne] http://www.lumer.info/wp-content/uploads/2012/04/A059_Lumer_InterpretingArguments.pdf
- MICHELI, Raphaël, 2012, « Les visées de l'argumentation et leurs corrélats langagiers : une approche discursive », *Argumentation et Analyse du Discours*, [en ligne] <http://aad.revues.org/1406>
- PLANTIN, Christian, 2016, *Dictionnaire de l'argumentation. Une introduction aux études d'argumentation*, Lyon, ENS Editions.

Anne SALAZAR ORVIG (Université Sorbonne Nouvelle, CLESTHIA)
Les facettes de l'interprétation en acquisition du langage

La question de l'interprétation est rarement évoquée dans les études en acquisition du langage, et pourtant, elle est au cœur du processus d'acquisition ainsi que de l'activité même du chercheur. L'acquisition de la langue maternelle a souvent été décrite comme une série de processus formels d'émergence ou de construction des systèmes formels de la langue (phonologie, grammaire, syntaxe). Mais ce type d'approche se heurte tôt ou tard à la question du sens. Comment les bébés/jeunes enfants s'approprient-ils le sens des mots, des constructions, de la grammaire ? Le sens ne constitue pas l'étape finale dans un processus qui irait des plus petites unités jusqu'au discours. Sans nier le rôle des mécanismes cognitifs, perceptifs ou mémoriels, on peut penser au contraire que l'enfant va du sens aux formes (Bruner, 1983, 1987; Nelson, 2007; Tomasello, 2004; Vygotski, 2002) : des premières expériences sensorielles en tant que nourrisson à ses échanges langagiers, l'enfant se trouve inscrit dans des contextes qui font sens. Et ces contextes (récurrents, voire ritualisés, ce que Bruner appelle des formats) lui fournissent les éléments pour donner sens à son tour à toute expérience nouvelle et en

particulier aux mots et discours qui lui sont adressés. Autant dire que cette activité, fondamentalement interprétative constitue un des mécanismes de base de l'acquisition du langage.

L'enfant n'est pas seul dans ce processus. Les formats sont des contextes socialement partagés et le lieu de la construction d'un sens intersubjectif. Dès sa naissance (voire avant), le nourrisson est plongé dans un univers communicatif dans lequel les adultes donnent sens à ses mimiques, à ses mouvements, à ses gazouillis et à ses pleurs ... cette activité interprétative de l'adulte alimente à son tour le contexte dans lequel le bébé est inscrit, lui renvoyant du sens en miroir ... Tout au long de la première enfance les adultes vont doubler leur participation aux échanges d'une activité interprétative sous-jacente (donnant sens à ce qui ne s'exprime pas par un code intersubjectivement partagé mais entretenant et développant l'intersubjectivité) et / ou ouverte (explicitant, reformulant et commentant les attitudes, gestes ou premiers énoncés des enfants)... Ainsi, l'adulte en interaction produit toujours des interprétations enrichies (Brown, 1973) des productions enfantines.

Enfin, le chercheur en acquisition du langage, confronté aux corpus, se trouve nécessairement en position interprétative. La question de l'interprétation se pose peut-être avec encore plus d'acuité que face à des échanges entre adultes. Elle se pose dès la transcription (encodage du non verbal, transcription phonétique, choix orthographique...), la classification des formes et la glose. Même si le chercheur peut s'appuyer sur les interprétations fournies directement ou indirectement par les adultes en interaction avec les enfants, il sera dans ces tâches toujours confronté aux zones d'ombre et aux malentendus observables... Surtout, la question épistémologique se posera, au niveau de l'analyse des productions enfantines, de ce qui est attribué à l'enfant comme savoir et conscience, naviguant en permanence entre la tentation de l'adultocentrisme et celle du behaviourisme.

Cette communication cherchera à mettre en regard ces différentes facettes de la question de l'interprétation en s'appuyant sur des exemples tirés de recherches récentes, autour, notamment, de l'acquisition des expressions référentielles.

Références

- BROWN, Roger, 1973, *A first language: the early stages*, Cambridge-MA, Harvard University Press.
BRUNER, Jérôme Seymour, 1983, *Le développement de l'enfant : Savoir faire, Savoir dire*, Paris, P.U.F.
BRUNER, Jérôme Seymour, 1987, *Comment les enfants apprennent à parler*, Paris, Retz.
NELSON, Katherine, 2007, *Young minds in social worlds: Experience, meaning, and memory*, Cambridge-MA, Harvard University Press.
TOMASELLO, Michael, 2004, *Aux origines de la cognition humaine*, Paris, Retz.
VYGOTSKI, Lev Semionovitch, 2002, *Pensée et langage*, Paris, La Dispute.

Michèle MONTE (Université de Toulon, Babel EA 2649)

Régimes de poéticité et dispositifs énonciatifs : des outils pour une interprétation linguistique des textes poétiques

Je partirai pour cette réflexion sur l'interprétation en sciences du langage de la définition que Rastier donnait du texte en 1996 :

Par rapport à la psychologie, [un texte] apparaît non pas comme un ensemble de représentations, mais comme *un ensemble structuré de contraintes sur la formation des représentations*. À ces contraintes qui bornent les parcours interprétatifs s'ajoute et s'oppose un *réseau de récepteurs sémantiques*, qui ne sont pas des marques au sens linguistique du terme, mais des lieux d'accomplissement des attentes, ou du moins d'épreuve des présomptions (1996 : 19). L'intérêt d'une telle définition est qu'elle assigne une double tâche au linguiste travaillant sur des textes :

- d'une part, déterminer les contraintes à la fois internes (normes de cohésion et cohérence textuelles) et externes (pacte générique, variations des communautés interprétatives pour lesquelles le texte a été conçu et par lesquelles il sera reçu) qui pèsent sur l'interprétation ;
- d'autre part, envisager le texte comme le lieu d'un investissement dynamique dans lequel les attentes du lecteur sont progressivement satisfaites, frustrées ou déplacées.

Définir ces contraintes et potentialités est au cœur, à mon sens, du travail d'interprétation tel que les linguistes l'envisagent et tel que je le pratique plus spécifiquement sur les textes poétiques. Mon approche s'efforce d'articuler les apports de la linguistique textuelle (Adam) et de la sémantique textuelle (Rastier)¹ et ceux de l'analyse du discours (voir Monte à paraître). Je me propose dans cette communication de revenir, exemples à l'appui, sur deux aspects de cette approche :

- la prise en compte de la forte variabilité historique des interactions entre ce que j'ai identifié comme les trois dimensions (énonciative, sémantique et esthétique) du poème : cette attention à la variation permet de définir des régimes de poéticité très différents, et dès lors, des modalités de réception également très diverses selon la familiarité que le lecteur entretiendra avec ces différents régimes ;
- l'approche énonciative, en décrivant l'image que le texte veut donner de son énonciation et en mettant au jour sa dimension dialogique, permet de comprendre la façon dont le lecteur empirique peut s'ajuster ou au contraire tourner le dos au destinataire construit par le texte.

Ces deux aspects peuvent être étudiés aussi bien dans des textes singuliers replacés dans leur contexte de production que dans des corpus permettant de définir des régularités et des différences.

Définir le régime de poéticité et la scène énonciative qui caractérisent un poème est pour moi, clairement, une démarche herméneutique autant qu'explicative, même si elle se limite volontairement aux « pôles intrinsèques » (Rastier 1996 : 15) du texte. Que le linguiste récuse l'idée d'un sens ultime à découvrir ne signifie pas pour autant qu'il ne mette pas en place une écoute attentive du texte littéraire « appréhendé dans sa dimension de discours intérieur, [...] et caractérisé par une intensification de l'activité épimétalinguistique » (Ducard 2010 : 63) tant de son producteur que de son récepteur. Or cette démarche qui vise à définir les « conditions de l'«interprétabilité» » (Maingueneau 2010 : 215) continue bien souvent à être perçue comme réductrice par de nombreux littéraires. La communication sera donc également l'occasion de revenir sur ce qui sépare les deux approches.

Références

- ABLALI, Driss, et KASTBERG SJÖBLOM, Margareta, (éds), 2010, *Linguistique et littérature. Cluny, 40 ans après*, Besançon, PUFC.
- ADAM, Jean-Michel, 2011 [3^e éd.], *La linguistique textuelle*, Paris, Armand Colin.
- ADAM, Jean-Michel, 2014, « Le paradigme du texte : regard rétrospectif et perspectives pour les sciences des textes », dans Michèle Monte et Gilles Philippe, (éds), *Genres et textes*, Lyon, PUL, p. 297-323.
- Ducard Dominique, 2010, « La littérature dans le langage, au croisement de Barthes et Culioli », dans *Linguistique et littérature. Cluny, 40 ans après*, p.55-65.
- Maingueneau Dominique, 2010, « Linguistique et littérature / Analyse du discours littéraire », dans *Linguistique et littérature. Cluny, 40 ans après*, p.207-216.
- Monte Michèle, 2007, « Le poème : parole et texte. De la linguistique énonciative à la stylistique de la poésie », Mémoire de synthèse en vue de l'HDR.
- Monte Michèle, 2012, « Pour une autonomie relative des niveaux sémantique, énonciatif et iconique des textes poétiques », *Actes du Congrès Mondial de Linguistique française 2012 de Lyon*, p. 1199-1213 <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20120100044>

¹ Les différences entre ces modèles me semblent moindres que ce qui les rassemble, surtout depuis l'ouverture des travaux d'Adam aux questions de genre et à la façon dont il repense l'articulation entre texte et discours.

Monte Michèle, à paraître, « Le poème dans les approches sémantiques et discursives : textualité, évocation, scène d'énonciation et éthos », actes du colloque DITECO de 2015 à Metz

Rastier François, 1996, « Pour une sémantique des textes », dans *Textes et sens*, F. Rastier (dir.), Paris, Didier érudition.

Rastier François, 2001, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.

Richard TRIM (Université de Toulon, BABEL)

L'influence de la morphologie sur l'interprétation et la création des images doubles au sein des métaphores littéraires. Une approche contrastive

Cette étude propose l'hypothèse que l'interprétation de certaines métaphores littéraires est fondée sur la fusion d'images doubles dans le domaine source de la projection métaphorique grâce à la morphologie de lexèmes composés dans la langue utilisée. Étant donné que la morphologie des mots composés varie entre les langues, telles que les langues romanes et germaniques, certaines combinaisons d'images ne fonctionnent pas de la même façon dans chaque langue. Par conséquent, le style de la narration se perd au niveau de la traduction.

La linguistique cognitive offre une approche utile pour ce genre d'analyse de la métaphore, (Lakoff & Johnson, 1980). La notion de fusion conceptuelle dans cette approche linguistique n'est pas inconnue. Les cognitivistes parlent même d'une fusion des « espaces mentaux » (*blends*) au niveau de l'interprétation de la morphosyntaxe (Fauconnier & Turner, 2003). Par contre, l'implication de la fusion semble limitée aux processus conceptuels qui ne sont pas directement liés aux structures de la langue. Les recherches sur les fusions conceptuelles dans le cadre de la syntaxe cognitive traitent plutôt des espaces mentaux de la polysémie et de l'ambiguïté. À titre d'exemple, les verbes modaux en anglais comme *must*, dont le sens épistémique s'étend à trois interprétations selon le contexte, reflète la question de la polysémie (Radden & Dirven, 2007 : 234-236). Il ne s'agit pas de concevoir des images multiples dans leur ensemble mais bien d'interpréter leur sens dans une direction ou dans l'autre selon l'espace mental qui convient mieux au contexte.

Les analyses de cette étude suggèrent que le rôle de la structure même de la langue est important (Trim, à paraître). En comparant les traductions entre l'anglais, le français et l'allemand des adjectifs composés dans les métaphores innovatrices de l'écrivain D. H. Lawrence, de nouveaux modèles de fusion conceptuelle au sein des métaphores, ainsi que son interprétation, peuvent être élaborés sur la base de la structure de la langue. Cette fusion potentielle des images, ancrée dans la morphologie, qui génère l'ambiance spécifique du style narratif, varie ainsi entre les langues et influence son degré d'interprétation.

Références

FAUCONNIER, Gilles, & TURNER, Mark, 2003, *The Way We Think: Conceptual Blending and The Mind's Hidden Complexities*, Basic Books, New York.

LAKOFF, George, & JOHNSON, Mark, 1980, *Metaphors We Live by*, Chicago, The University of Chicago Press.

LAWRENCE, David Herbert, *The Rainbow*, London, Methuen & Co., 1915.

RADDEN, Günter, & DIRVEN, Rene, 2007, *Cognitive English Grammar*, Benjamins, Amsterdam.

TRIM, Richard, (à paraître), « Le rôle de la morphologie dans la création de la métaphore cognitive, abordé du point de vue de la traduction », (communication au 1^{er} Congrès Mondial de Traductologie, Université Paris Ouest- Nanterre-La Défense, atelier *Sémantique & Cognitivisme*, Guy Achard-Bayle coord., 13 avril 2017, <https://cmt.u-paris10.fr/programme/>).

La perspective de la « linguistique analogique » consiste en une tentative d'unification théorique, consécutive à la prise en considération de l'omniprésence de l'analogie dans la vie humaine (droit, mathématiques, littérature, esthétique, psychanalyse, traductologie, théologie, philosophie, informatique, etc.). Elle s'appuie plus particulièrement sur la dimension strictement cognitive de l'analogie, dont l'importance chez l'homme explique sans doute que les structures de type analogique soient si courantes dans les sociétés humaines et dont l'analyse a considérablement progressé des années 1980 à nos jours (grâce, notamment, aux travaux de Gentner, Hofstadter, Holyoak, Kokinov, Sander). La stratégie consiste par conséquent à s'appuyer sur un processus cognitif attesté et bien décrit chez l'homme (y compris du point de vue développemental), pour en rechercher les contreparties au plan linguistique.

Cette unification théorique consiste principalement à dégager plusieurs fonctions linguistiques de l'analogie, cette dernière étant définie comme le terme générique regroupant tous les processus cognitifs d'identification fondés sur une forme ou une autre de similarité (binaire ou proportionnelle). Au stade actuel de mes travaux, six fonctions me semblent pouvoir être identifiées : la fonction catégorisatrice (permettant l'établissement de catégories phonologiques, sémantiques, conceptuelles, etc.), la fonction régularisatrice (qui permet l'alignement des structures morphologiques, syntaxiques voire de scénarios ou frames), la fonction iconique (qui permet l'établissement de liens entre formes et contenus), la fonction figurative (qui produit par exemple l'effet métaphorique), la fonction discursive (exploitée notamment dans le discours de vulgarisation, le discours pédagogique ou toute autre forme d'argumentation par analogie) et enfin la fonction traductive (fondée sur l'idée que la relation entre un texte source et ses traductions est une relation d'analogie).

Références

- BYBEE, Joan Lea, & BECKNER, Clay, 2009, "Usage-based theory", in Bernd Heine & Heiko Narrog (eds.), *The Oxford Handbook of Linguistic Analysis*, Oxford, UP, p. 827-855.
- FISCHER, Olga, & NÄNNY, Max, 1999, "Introduction. Iconicity as a creative force in language us", in Olga Fischer & Max Nänny (eds), *Form Miming Meaning*, Amsterdam, John Benjamins, p. XV-XXXVI.
- GENTNER, Dedre, & MARKMAN, Arthur B., 1997, "Structure-mapping in analogy and similarity", *American Psychologist*, nr 52, p. 45-56.
- GENTNER, Dedre, HOLYOAK, Keith James, & KOKINOV, Boicho, (eds.), 2001, *The Analogical Mind: Perspectives from Cognitive Science*, Cambridge, MIT Press.
- GENTNER, Dedre, 1983, "Structure-mapping: a theoretical framework for analogy", *Cognitive Science*, nr 7, p. 155-170.
- GENTNER, Dedre & SMITH, Linsey, 2012 (2nd ed.), "Analogical reasoning", in Vilayanur S. Ramachandran (ed.), *Encyclopedia of Human Behavior*, Oxford, Elsevier, p. 130-136.
- GOSWAMI, U, 1992, *Analogical reasoning in children*, Mahwah-NJ, Erlbaum.
- HAIMAN, John, 2003, "Iconicity", in Lynn Nadel (ed), *Encyclopedia of Cognitive Science*, London, Nature Publishing Group.
- HOFSTADTER, Douglas, 2001, "Analogy as the core of cognition", in Dedre Gentner, Keith James Holyoak & Boicho Kokinov (eds), p. 116-144.
- HOFSTADTER, Douglas, & SANDER, Emmanuel, 2013, *L'Analogie, cœur de la pensée*, Paris, O. Jacob.
- IMAI, Mutsumi, KITA, Sotaro, NAGUMO, Miho, & OKADA, Hiroyuki, 2008, "Sound symbolism facilitates early verb learning", *Cognition*, nr 109, p. 54-65.
- ITKONEN, Esa, 2005, *Analogy as Structure and Process: Approaches in Linguistics, Cognitive Psychology and Philosophy of Science*, Amsterdam, John Benjamins.

- LAKOFF, George, & JOHNSON, Mark, 2003, *Metaphors we live by*, Chicago, The university of Chicago Press.
- MAURER, Daphne, PATHMAN, Thanujeni, & MONDLOCH, Catherine, 2006, “The shape of boubas: sound-shape correspondences in toddlers and adults”, *Developmental Science*, nr 9/3, p. 316-322.
- MIYAZAKI, Michiko, HIDAKA, Shohei, IMAI, Mutsumi, YEUNG, Henny, KANTARTZIS, Katerina, OKADA, Hiroyuki, & KITA, Sotaro, 2013, “The facilitatory role of sound-symbolism in infant word learning”, in Markus Knauff, Michael Pauen, Natalie Sebanz & Ipke Wachsmuth (eds), *Proceedings of the 35th Conference of the Cognitive Science Society, Berlin, 31 juillet-3 août*, Austin, CSS, p. 3080-3085.
- MONNERET, Philippe, 2004, *Essais de linguistique analogique*, Dijon, ABELL.
- MONNERET, Philippe, 2014, « L’iconicité comme problème analogique », *Le Français Moderne*, n° 1, p. 46-77.
- MONNERET, Philippe, 2017, « Analogie et dénomination », in Gérard Petit, Patrick Haillet et Xavier-Laurent Salvador (éds), *La dénomination : lexicque et discours*, Paris, Honoré Champion, p. 95-104.
- NEWMAN, Stanley, 1933, “Further experiments on phonetic symbolism”, *American Journal of Psychology*, nr 45, p. 53-75.
- NOBILE, Luca, 2014a, « Introduction. Formes de l’iconicité », *Le Français Moderne*, n° 82/1, p. 1-45.
- NOBILE, Luca, 2014b, « L’iconicité phonologique dans les neurosciences cognitives et dans la tradition linguistique française », *Le Français Moderne*, n° 82/1, p. 131-169.
- NOBILE, Luca, et MONNERET, Philippe, (2017, à paraître), « Perspectives récentes et méthodes pour l’étude du symbolisme phonétique ».
- SANDER, Emmanuel, 2000, *L’Analogie, du naïf au créatif*, Paris, L’Harmattan.
- SPECTOR, Ferrine, & MAURER, Daphne, 2013, “Early sound symbolism for vowel sounds”, *i-Perception*, nr 4, p. 239-241.
- THIBAUT, Jean-Pierre, FRENCH, Robert, & VEZNEVA, Milena, 2010a, “Analogy-Making in children: The importance of processing constraints”, *Journal of Experimental Child Psychology*, nr 1, p. 1-19.
- THIBAUT, Jean-Pierre, FRENCH, Robert, & VEZNEVA, Milena, 2010b, “Cognitive load and semantic analogies: Searching semantic space”, *Psychonomic Bulletin & Review*, nr 17-4, p. 569-574.
- TOMASELLO, Michael, 2003, *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*, Oxford, Oxford University Press.
- TOMASELLO, Michael (2009), “The usage-based theory of language acquisition”, in Edith L. Bavin (ed.), *The Cambridge Handbook of Child Language*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 69-88.

Esme WINTER-FROEMEL (Universität Trier – Université de Trèves)

Ambiguïté et marges de l’interprétation en diachronie lexicale : entre innovation et mésinterprétation

L’importance de l’interprétation se note immédiatement dans les cas où une divergence entre l’interprétation réelle du récepteur du message et l’interprétation envisagée ou anticipée par l’émetteur prend place. Outre les malentendus, analysés entre autres par la recherche antérieure sur l’ambiguïté linguistique, on peut pourtant également relever d’autres types de divergences plus subtiles, qui n’impliquent pas de contradiction immédiate entre les interprétations alternatives (voir p.ex. les réflexions sur la réanalyse présentées par Detges & Waltereit 2002). De même, comme l’ont montré les travaux sur la réanalyse sémantique, le rôle du récepteur ne doit pas être négligé dans les réflexions sur la théorie du changement linguistique. Partant des paramètres proposés pour décrire les phénomènes d’ambiguïté dans une perspective large et interdisciplinaire (Winter-Froemel 2013), cette communication vise à s’interroger sur les implications de ces observations pour la modélisation sémiotique des échanges communicationnels, et à explorer les marges de l’interprétation en partant de la perspective des interlocuteurs (émetteur et récepteur). Ainsi, il s’agira d’analyser les facteurs qui

créent certaines marges pour des interprétations alternatives, mais aussi les facteurs qui limitent ces marges. Dans les analyses, on tiendra compte des relations sémantiques et conceptuelles entre les interprétations alternatives (voir Blank 1997, Koch 2000) ainsi que des différents types de contextes dans lesquels se situe l'échange communicationnel, et des savoirs respectifs des interlocuteurs (savoirs linguistiques et extralinguistiques, virtuels et actuels, voir Winter-Froemel 2016).

Références

- BLANK, Andreas, 1997, *Prinzipien des lexikalischen Bedeutungswandels am Beispiel der romanischen Sprachen* (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, nr 285), Tübingen, Niemeyer.
- DETGES, Ulrich & WALTEREIT, Richard, 2002, "Grammaticalization vs. Reanalysis: a Semantic-Pragmatic Account of Functional Change in Grammar", *Zeitschrift für Sprachwissenschaft*, nr 21, p. 151-195.
- KOCH, Peter, 2000, « Pour une approche cognitive du changement sémantique lexical: aspect onomasiologique », in Jacques François (éd.), *Théories contemporaines du changement sémantique* (Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, N. S., 9), Leuven, Peeters, p. 75-95.
- WINTER-FROEMEL, Esme, 2013, "Ambiguität im Sprachgebrauch und im Sprachwandel: Parameter der Analyse diskurs- und systembezogener Fakten", *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, nr 123/2, p. 130-170.
- WINTER-FROEMEL, Esme, 2016, "Multilingual wordplay in Linguistic Landscapes: Communicative settings, the addressee-origo, and boundedness to various types of contextual knowledge", in Sebastian Knospe, Alexander Onysko & Maik Goth (eds.), *Crossing Languages to Play With Words. Multidisciplinary Perspectives* (The Dynamics of Wordplay, 3), Berlin & Boston, De Gruyter, p. 157-193.

Georges KLEIBER (Université de Strasbourg & LILPA/ *Scolia* & Institut d'Etudes Avancées)
Stabilité sémantique et variation interprétative

Tout le monde admet qu'un mot puisse avoir des interprétations différentes, c'est-à-dire puisse être employé pour des « choses » différentes (cf. *souris* pour *souris*-‘animal’ et *souris*-‘d’ordinateur’). Le consensus ne va toutefois pas au-delà de ce constat, car le fait qu'il y ait des interprétations différentes pour un même mot ne signifie pas pour autant qu'il s'agit de *sens* différents, même si toute variabilité du sens d'un mot repose sur la reconnaissance préalable d'une variation d'interprétation de ce mot.

C'est cette assimilation, souvent faite entre variation interprétative et variation sémantique, qui est à l'origine des nombreuses équivoques et confusions qui émaillent les investigations sémantiques. Il faut donc démêler, au sein des multiples variations interprétatives, ce qui est réellement variation sémantique, c'est-à-dire ce qui est un fait polysémique, de ce qui n'est que variation interprétative.

C'est un tel « détricotage » que nous nous proposons d'effectuer dans notre communication. Notre objectif sera de montrer que, dans de nombreux cas de variation interprétative étiquetés ou réputés polysémiques, la multiplication des sens est injustifiée, parce que, non seulement il n'y a pas variation sémantique, mais il n'y a même pas variation de référent. Nous défendrons pour ces cas la thèse de l'unité ontologique, c'est-à-dire celle de la persistance du référent, en invoquant le *principe de métonymie intégrée*. Ce principe régule la quantité aussi bien du côté référentiel (avec un tout composite formé de parties hétérogènes) que du côté quantificationnel (avec un tout non composite permettant de découper des parties homogènes). Il permet de rendre compte, dans une optique non polysémique, de la variation interprétative observée au niveau de l'énoncé.

Références

- CRUSE, David A, 1995, "Polysemy and related phenomena", dans Patrick Saint-Dizier et Évelyne Viégas (éds), *Computational Lexical Semantics*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 33-49.
- CRUSE, David A., 2000, "Aspects of the Micro-structure of Word Meanings", in Yael Ravin & Claudia Leacock (eds), *Polysemy. Theoretical and Computational Approaches*, New-York, Oxford University Press, p. 30-51.
- GROUPE MU, 2015, *Principia Semiotica*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles.
- KAYSER, Denis, 1987, « Une sémantique qui n'a pas de sens », *Langages*, 87, p. 33-45.
- KLEIBER, Georges, 1994, *Nominales*, Paris, Armand Colin.
- KLEIBER, Georges, 1999, *Problèmes de sémantique. La polysémie en question(s)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- KLEIBER, Georges, 2005, « Quand y a-t-il sens multiple ? Le critère référentiel en question », dans Olivier Soutet (éd.), *La polysémie*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 51-73.
- KLEIBER, Georges, 2007, "Polysemy, Transfers of Meaning and Integrated Metonymy", in Marina Rakova, Gergely Pethö & Csilla Rakosi (eds), *The Cognitive Basis of Polysemy*, Frankfurt-am-Rhein, Peter Lang, p. 157-186.
- LANGACKER, Ronald W., 1987, *Foundations of Cognitive Grammar*, Vol. 1, Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER, Ronald W., 1991, *Concept, Image and Symbol. The Cognitive Basis of Grammar*, Berlin, Mouton-de Gruyter.
- NUNBERG, Geoffrey, 1995, "Transfers of Meaning", *Journal of Semantics*, 17, p. 109-132.
- PUSTEJOVSKY, James, 1995, *The Generative Lexicon*, Cambridge, The MIT Press.
- WIERZBICKA, Anna, 1976, "Mind and Body", in James D. Mc Cawley (ed.), *Syntax and Semantics 7: Notes from the Linguistic Underground*, New-York, Academic Press, p. 129-157.